



Raymond Queneau

Romans

I

(Œuvres complètes, II)

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'HENRI GODARD,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE JEAN-PHILIPPE COEN, JEAN-PIERRE LONGRE,
SUZANNE MEYER-BAGOLY,
GILBERT PESTUREAU, EMMANUËL SOUCHIER
ET MADELEINE VELGUTH

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

RAYMOND QUENEAU

Romans

I

(Œuvres complètes, II)

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'HENRI GODARD,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE JEAN-PHILIPPE COEN, JEAN-PIERRE LONGRE,
SUZANNE MEYER-BAGOLY,
GILBERT PESTUREAU, EMMANUËL SOUCHIER
ET MADELEINE VELGUTH

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 2002,
pour l'ensemble de l'appareil critique.
Les mentions particulières de copyright
figurent au verso des pages de faux titre.*

LE CHIENDENT

À Janine¹

CHAPITRE PREMIER

La silhouette d'un homme se profila¹ ; simultanément, des milliers. Il y en avait bien des milliers. Il venait d'ouvrir les yeux et les rues accablées s'agitaient, s'agitaient les hommes qui tout le jour travaillèrent. La silhouette indiquée se dégagea du mur d'une bâtisse immense et insupportable, un édifice qui paraissait un étouffement et qui était une banque². Détachée du mur, la silhouette oscilla bousculée par d'autres formes, sans comportement individuel visible, travaillée en sens divers, moins par ses inquiétudes propres que par l'ensemble des inquiétudes de ses milliers de voisins. Mais cette oscillation n'était qu'une apparence ; en réalité, le plus court chemin d'un labeur à un sommeil, d'une plaie à un ennui, d'une souffrance à une mort.

L'autre referma les yeux pendant quelques instants et, lorsqu'il les ouvrit de nouveau, la silhouette disparut empochée par le métro. Il y eut une vague de silence, puis de nouveau *L'Intran* et ses confrères du soir recommencèrent à gueuler sur le boulevard.

Depuis des années, ce même instant se répétait identique, chaque jour, samedi, dimanche et jours de fête exceptés. Lui n'avait rien à voir avec tout ça. Il ne travaillait pas, mais il avait accoutumé de venir là entre 5 et 8 heures, immobile. Parfois, il étendait la main et saisissait quelque chose ; ainsi ce jour-là, une silhouette.

La silhouette, elle, arrivait à Obonne. La femme avait préparé le bouffer ; elle aussi travaillait dans un bureau. Le sous-chef la bloquait tout le temps dans les petits coins et le chef

faisait de même. À peine sortie de leurs mains, elle passait à celles du métro. À peine le travail fini là-bas, ici elle recommençait. L'enfant somnolait sous la lampe, attendant le bouffer. La silhouette aussi attendait le bouffer, sentant gonfler ses pieds, un bras pendant entre les jambes, la main agrippée au barreau de la chaise, crainte qu'elle ne s'échappe. Il lisait *Le Journal*. C'est-à-dire qu'il ne lisait pas le journal. Il fixait la lettre *n* du mot Ministère. Il la fixerait ainsi jusqu'à la soupe. Et après le bout de fromage avec beaucoup de pain, il hypnotiserait la lettre *i*. Le gosse n'attendait pas le fromage pour s'évader, et, parfaitement abruti, s'en allait vivre des pollutions nombreuses dans son dodo enfantin. La femme lava la vaisselle et s'occupa de divers travaux ménagers. Et lorsque 10 heures vinrent, le trio pionçait.



Le lendemain, il y avait une femme à sa place, sa place habituelle. Il avait constaté cette habitude et pensé, tous pareils. Le premier jour qu'il était venu dans ce café, il fuyait la pluie et n'hésita pas à choisir une place, précisément la seule qui restât. Et depuis lors, il venait toujours à cette même place. Un instant, il songea à la vie française de café ; mais il ne s'attarda pas à ces considérations ethnographiques et s'assit au hasard, si bien qu'il tomba en face d'une table qu'il ne connaissait pas, étudia les lignes du marbre, but son pernod. Lorsque l'heure de la sortie vint, de nouveau la silhouette se dégagea du mur, du mur de l'immense bourse que l'on appelait le Comptoir des Comptes.

« Tu as ton passeport ? » dit un jeune homme très bas.

La femme, elle était fort jeune, cligna de l'œil. Heureuse, elle allait voyager. Elle souriait, une main sur le genou du jeune homme très bien ; et de l'autre elle grattait le crocodile d'un sac démodé et continuait à sourire. Elle regardait ses yeux à lui, qui simplement buvait de l'eau minérale.

Il remarqua, sans le faire exprès, que ses souliers étaient éculés ; ceux du voisin aussi et ceux-là encore ; brusquement, il aperçut une civilisation de souliers éculés, une culture de talons ébréchés, une symphonie de daim et de box-calf s'amincissant jusqu'à l'épaisseur remarquablement minime des nappes en papier des restaurants pour pas riches. La silhouette bougea selon le même rythme que le jour précédent ; avec la même habileté, elle recherchait le

plus court chemin de cette porte monumentale du Comptoir des Comptes à celle qui grinçait de sa villa de banlieue.

La silhouette possédait une villa ; elle l'avait fait construire, ou plutôt elle avait commencé à la faire construire ; car l'argent manqua et le premier étage resta inachevé. La villa avait un petit air région dévastée qui n'était plus guère de mode³. L'enfant, il est pubère, les coudes sur la table, apprenait par cœur une liste de batailles ; la femme, rentrée avant lui, commençait les travaux ménagers ; l'habitude.

Le regard passa du soulier éculé à la silhouette ; avec satisfaction, le buveur quotidien constata qu'il l'avait reconnue. Enfin, parmi ces milliers de gens tous parfaitement indifférents, il en avait repéré un. Pourquoi celui-là ? Sa hâte plus grande vers le métro ? Sa plus spécialement élimée veste ? Son espèce de chignon de cheveux mal coupés ? Pas ses talons éculés, non. Alors quoi ? Le lendemain, il verrait peut-être pourquoi ? La silhouette avait déjà été avalée par l'ombre, disparue.

Et, comme de bien entendu, elle réapparut à la petite porte grinçante de la villa mi-construite. On ne pouvait dire que ce fût une matérialisation ; strictement bidimensionnelle, elle ne méritait pas un aussi gros mot. Mais, comme ça, tout d'un coup, elle sortait de la boue l'hiver, de la poussière l'été, juste face à la serrure, par un hasard multiplié. Le chat ronronnait, se grattant le long de la grille mal peinte, où le rouge du minium réapparaissait par endroits. Le chat heureux de revoir son maître se frottait contre le minium. Gentil petit chat. La porte fut soigneusement refermée. L'enfant ferma le livre des batailles. Et l'on bouffa.

Après le dîner, la femme se reposa un peu. L'enfant s'éclipsa, emportant, angoissé et jubilant, un numéro du *Sourire* qu'un copain lui avait prêté. La silhouette regarda le chat qui rêvait. La femme termina son travail et, sur le coup de 10 heures, le plus jeune des trois ne dormait pas encore.



À midi, il faut aller déjeuner, pas trop loin à cause du boulot, car il faut revenir en vitesse ; pas trop cher non plus, naturellement. Un coup de filet inexplicable attira un millier d'êtres humains dans ce local et là on les nourrit contre argent comptant⁴. La silhouette en est ; on l'a attrapée. Elle mange : une magnifique sardine rance, un très mince mor-

ceau de carne orné de bouts de bois, et lorsque arrive le délectable moment de la dégustation de la banane-confiture, le voisin délicat mange de la morue. La silhouette connaissait cela ; tous les jours, c'était le même coup. Un quidam, pris dans le premier coup de filet, absorbait avec rapidité la saloperie qu'on lui octroyait et, vite, on le remplaçait par le délicat amateur de poisson, lequel pestait lorsque, arrivé lui-même au yaourt ou aux mendiants, un retardataire commençait à s'introduire des tripes dans le gosier et ce au moyen d'une fourchette qui servit la veille à crever le miroir de deux œufs déjà anciens, ainsi qu'en témoignait le jaune d'or de ses dents. Vers les 2 heures, dans le restaurant désert, encore empuanti, quelques serveuses grasses s'épongeaient les aisselles.

Vers les 3 heures, la silhouette se moucha ; vers les 4 heures, elle cracha ; vers les 5 heures, elle fit une courbette ; vers les 5 h 50, elle entendait déjà grincer la petite porte de la villa étêtée.

À 6 heures, l'autre était là, exact, à sa table de café. Ce jour-là, son voisin de droite, étouffant sans arrêt, buvait une potion jaunâtre à même une petite bouteille⁵ ; le meussieu de gauche se grattait distraitement les parties génitales en lisant le résultat des courses. Au sud-ouest, un couple se couplait devant un raphaël-citron. Au sud-sud-ouest, une dame seule ; au sud-sud-est, une autre dame seule. Au sud-est, une table très exceptionnellement vide. Au zénith, un nuage ; au nadir, un mégot.

À 6 heures, la silhouette se détacha. Il s'en amusa inconsidérément. Celle-là, il l'avait bien repérée. Un jour, il s'amuserait à la suivre. À ce moment, il constata avec angoisse que la silhouette, au lieu de se diriger droit vers le métro, faisait un crochet et s'attardait devant la vitrine d'un chapelier pour regarder deux petits canards flottant dans un chapeau imperméable rempli d'eau afin d'en démontrer la qualité principale. Cette distraction de la silhouette eut sur elle un effet immédiat qui n'échappa point à l'observateur ; elle acquit une certaine épaisseur et devint un être plat. Cette modification de sa structure fut d'ailleurs perçue par les gens qui avaient coutume de prendre le même train que lui, le même wagon, le même compartiment. L'atmosphère s'alourdit lorsque, au coup de sifflet libérateur, la portière s'ouvrit et au dernier moment, la place à côté du coin de droite, face à la marche du train, fut occupée. Quelque chose avait changé.

Une manille se forma dans le carré de gauche. L'ex-officier, actuellement représentant en vins, déplia son journal avec grand bruit ; la petite demoiselle d'en face continua son crochet commencé depuis Pâques. Le vis-à-vis de l'être plat somnolait ; mais sa somnolence était agitée ; il bavotait et rattrapait périodiquement sa salive, exhibant une langue violette qui incitait à penser que son possesseur devait sucer son stylo ou avoir quelque atroce maladie, le bachibouzouk ou la violetteria, par exemple. Pendu perpétuel, le vis-à-vis passait inaperçu. À sa droite, l'officier en retraite rongeoit son crin de lèvre en lisant de la politique ; ses yeux fumaient ; une guerre en perspective, sûrement. Celui-là aussi faisait peur. La langue violette sortit de sa somnolence et déplia un journal, *La Croix*. Coup sur coup, deux événements graves se produisirent : la demoiselle se pinça un doigt dans la fermeture de son sac à main et ça lui fit très mal ; dans l'autre coin, les manilleurs beuglèrent. « As de pique, roi de cœur, carreau, il faut être imbécile pour jouer comme ça. — Meussieu, vous parlez pour vous, quand on joue aux cartes on fait attention, si on ne sait pas jouer, on ne joue pas, il est impossible de jouer avec un type pareil. »

Jouer, jouer, jouer, jouer. Et la demoiselle qui glougloutait en se suçant le doigt. Le général manqué, relevant ses narines de dessus sa littérature patriotique, cherchait à prendre parti. Le lecteur de *La Croix* regardait une mouche avec des yeux ronds, son journal solidement appuyé sur ses cuisses. Attention ! un bon coup de langue. Et les autres qui continuaient. « C'est cinq sous que vous me faites perdre avec ce coup stupide. Si vous aviez compris... Meussieu, meussieu, meussieu. »

Ces « Meussieux », emphatiques comme des titres de noblesse, remplaçaient les gifles qu'on n'osait distribuer, crainte qu'on ne les rendît. Et ça continuait, ça continuait. Ça continuerait comme ça jusqu'à la prochaine station. Vingt minutes. L'être plat eut envie de pleurer. Il se sentait vaguement responsable de cette lamentable sortie hors des habitudes du compartiment. C'était de la faute aux petits canards et au chapeau imperméable.

À la première station, deux des manilleurs descendirent en grommelant terriblement, avec d'horribles yeux de lapins de choux fâchés. La petite demoiselle, suçotant son doigt, descendit également. Le militaire en civil prit ses aises et se cura les dents avec l'ongle de l'index et le chrétien se plongea dans

la lecture d'un article sur la salvation des petits Chinois. De ce côté-là, ça allait mieux, mais les manilleurs continuaient à discuter le coup, et leur voix passionnée secouait étrangement le tympan de l'être plat qui, à ce moment, s'aperçut qu'il connaissait l'un d'eux. Ils habitaient la même pension à Pornic. Cette coïncidence changea tout à fait l'allure de ses pensées et il allait s'orienter vers une petite rêverie concernant les bains de mer, les vacances approchaient, dans trois semaines vingt-huit jours de congé, lorsque le représentant en vins, estimant qu'on manquait d'air, baissa une vitre. Le manilleur de Pornic, lui, craignait les courants d'air. Il protesta. L'autre refusa la fermeture. Et de nouveau les « Meussieux », les « Meussieux je vous dis », les « Mais, meussieu », voltigèrent d'un bout à l'autre du compartiment, artillerie brenneuse et polie, boulets miteux et marmiteux que le lecteur de *La Croix* gobait au passage comme des œufs pourris. Et ça s'envenimait, comme on dit ; de même que des gosses qui fourrent des cailloux dans les boules de neige, ces messieurs introduisaient dans leurs « Meussieux » des abîmes de perfidie, des gouffres de raillerie, des précipices de défi et des potées lorraines de méchanceté. Mais ils n'iraient pas jusqu'aux coups. L'être plat sentit de nouveau que c'était de la faute aux petits canards et au chapeau imperméable ; comme l'arrêt suivant interrompit cette discussion par la sortie prématurée de tous les bafouilleurs plus le catholique, l'être plat resté seul se demanda avec inquiétude : Pourquoi ? Et il répétait pourquoi, pourquoi sur le rythme du train. À la station suivante, il descendit.

Après l'inévitable bousculade de la sortie, il se dirigea vers sa demeure, sautant de fondrière en fondrière, faisant rouler les cailloux de la pointe aveugle de ses richelieux. Après vingt minutes de cette laborieuse marche, il se trouva devant la porte grinçante. Le chat n'était pas là. La porte refermée, il monta les quatre marches du perron.

Le voilà dans la salle à manger. Tout semble bien en place. L'enfant aux yeux cernés ferme lentement une *Apologie de Socrate* dans laquelle il a caché une photo dont il préfère garder pour lui seul la contemplation. Il lève un front pur, mais lourd d'obscénités nombreuses. La femme apporte la choupe.

Elle lui trouve l'air drôle.

« Tu as l'air drôle, Untel », lui dit-elle.

Il se trouve en effet drôle.

« Oui, Unetelle, je me sens drôle », dit-il.

L'enfant absorbe la choupe avec précipitation. Avec sa cuiller, il fait tac tac dans le fond de son assiette. L'être plat prend son courage à deux mains, ces deux mains-là qu'il sent au bout de ses bras ; il prend son courage, c'est-à-dire il le crée. Après un violent effort, il commence :

« Tu sais, aujourd'hui, je me suis attardé devant le chapelier, celui qui se trouve à gauche en sortant du Comptoir. Il y a quelque chose de très curieux en montre. C'est un chapeau imperméable. »

L'enfant, qui attend la suite (du repas), écoute attentivement.

« On a mis de l'eau dedans pour prouver, pour montrer quoi, qu'il est imperméable ; et puis deux canards. »

La famille se recueille un instant. La femme demande : « Deux canards ? »

L'être plat, gêné, répond :

« Oui, tu sais, deux petits canards en caoutchouc. »

Le voilà furieux maintenant ; cette histoire stupide finit *toujours* mal ; cette absurde idée de regarder à cette devanture. Par-dessus le marché, voilà l'enfant qui parle et profère ces mots :

« Ça fait au moins deux ans que ça y est, ce truc-là. »

Le papa plat ne sait que dire. On apporte des nouilles. *On*, c'est la femme. Il n'y a pas de viande ce soir. Puis, sans ménagement, elle lui apprend qu'un voisin a tué le chat. Qui, on ne sait pas.

Où est-il ?

C'est la vieille mère Tyran qui a rapporté son cadavre. C'est une pauvre vieille ; elle voulait la peau. Elle l'a trouvé au pied du mur du café d'Hippolyte. Il avait une balle dans la tête.

L'être plat n'admet pas qu'on lui ait supprimé son chat ; il se met à se boursoufler comme les messieurs dans le chemin de fer. Puis il retombe. Il va se coucher. Il se sent drôle. Cette nuit, il fera l'amour avec sa femme. Le petit, lui, s'abstiendra de toute pollution, car demain il a une composition de mathématiques ; et lorsqu'il fait ça la veille, ça lui porte toujours malheur.



L'observateur mijote quelque chose ; quoi, il ne le sait pas encore lui-même. Mais il se prépare ; soit qu'il continue

l'étude du repéré, ainsi qu'il le nomme, soit qu'il cherche quelque autre hasard, aussi vain, aussi inutile^a. Après avoir hésité entre diverses occupations possibles, il opte pour le pernod et la silhouette. Et l'œil ouvert, parfaitement lucide sur tous les êtres qu'il croise, il se dirige vers l'attente. En chemin, il rencontre son frère qu'il n'a pas vu depuis fort longtemps ; il se prétend très pressé, très occupé également et lui fixe un rendez-vous pour minuit. Enfin, il atteint un de ses buts : sa place est libre ; l'emphysémateux occupe la voisine. Plus au sud, le jeune homme au passeport se morfond solitaire. Au nadir un mégot, au zénith une toile striée, car le patron vigilant prépare sa clientèle à recevoir dans le cou les gouttes perfides que secrète la toile prétendue protectrice.

L'orage se fait attendre ; l'être plat aussi, car, ce jour-là précisément, il fait une heure supplémentaire. Enfin, une, deux, trois gouttes d'eau s'écroulent sur l'asphalte. L'observateur, que la sortie de 6 heures a laissé déçu, reste à son poste. Quatre, cinq, six gouttes d'eau. Des gens inquiets pour leur paille lèvent le blair. Description d'un orage à Paris. En été^b. Les craintifs se mettent à galoper ; d'autres relèvent le col de leur veston ; ce qui donne un air bravache. Ça commence à sentir la boue. Beaucoup cherchent un abri, sagement ; et lorsque la pluie bat son plein, on ne voit plus que des groupes noirâtres accrochés aux portes cochères, comme des moules aux pilotis d'une jetée-promenade. Les cafés font recette. 7 heures. Des trams, des autobus, des trains seront manqués, des plats brûlés, des rendez-vous ratés. Quelques coups de tonnerre prétentieux simulent l'orage. Des gens doctes assurent que le temps était orageux et que ça rafraîchira l'atmosphère et que ça fait du bien, une petite pluie comme ça de temps en temps et que ça ne durera pas longtemps.

L'observateur laisse parvenir jusqu'à lui ces paroles vaines qui ne disent rien d'autre que la vérité ; il constate avec amertume que ces banalités correspondent parfaitement à la réalité. La réalité présente n'en demanderait-elle pas plus. Et la silhouette qui n'est pas sortie. Pourtant si ; il la voit sur le perron du Comptoir des Comptes, attendant patiemment que la pluie cesse : ce n'est d'ailleurs plus une silhouette, mais un être plat. L'autre sursaute ; la pluie cesse ; l'être plat court vers le métro.

L'observateur se lève, part sans payer (il reviendra), et se met à la poursuite du repéré. Le voilà qui descend dans le

méto. Il est tout en bas de l'escalier, il va passer le portillon. Heureusement que l'autre a des tickets. Une rame arrive. Quelle foule de foule. L'être plat est là dans le second wagon de seconde ; l'observateur aussi ; le premier devant la porte de droite, le second devant la porte d'entrée.

Quel singulier changement, pense le second ; mais inutile de l'examiner comme ça. Je me demande à quelle station il va descendre. Grande poussée ; Saint-Denis ; il va prendre la correspondance⁶.

Nouveau regroupement jusqu'à la gare du Nord. Quel train va-t-il avoir, l'omnibus ou le semi-direct ? Celui de 19 h 31 ou celui de 19 h 40 ? Allons, donne un bon coup de coude dans le ventre de cet obstruteur ; écrase les escarpins de cette charmante jeune fille — sans ça tu rates ton semi-direct, et si tu regardes cette femme, tu vas manquer l'omnibus. L'être plat ne rate que le semi-direct ; l'omnibus l'attend encore. L'y voilà. Ici, plus d'habitudes, les figures ne sont plus les mêmes, les voyageurs de 7 heures forment un monde qu'ignorent les voyageurs de 6 heures, et il est de ces derniers. Il ne connaît ni ce petit moustachu dont le chapeau de paille dentelé menace de mordre un voisin de grande taille qui somnole en ouvrant le bec, ni ces deux jeunes filles qu'absorbe la lecture d'un roman-ciné, ni cette maman et son gosse, lequel regarde deux mouches s'accoupler sur son genou écorché, car il a ramassé une fameuse pelle dans l'escalier roulant à Pigalle, encore toute une histoire, ni ce jeune homme blond qui regarde fixement défilé le paysage. Il lui semble avoir vu ce jeune homme dans le méto, tout à l'heure, mais il n'en est pas sûr. Maintenant, il pense à son chat, dont l'assassinat le désespère. Il s'énumère les preuves d'affection que lui donnait cette bête. Ainsi, tous les soirs, elle l'attendait sur le petit mur, à côté de la porte. Une sale brute l'a tuée. Il s'imagine le cadavre, la dépouille, la peau que tanne la mère Tyran. L'être plat s'indigne, se révolte. Et il se le dit.

Au lieu d'être découpé comme un soldat d'étain, ses contours s'adouçissent. Il se gonfle doucement. Il mûrit. L'observateur le distingue fort bien, mais n'en aperçoit aucune raison extérieure. Il a maintenant en face de lui un être doué de quelque consistance. Il constate avec intérêt que cet être doué de quelque réalité a les traits légèrement convulsés. Que peut-il se passer ? Cette silhouette est un être de choix.

Le gosse murmure à sa mère quelque chose ; tout le monde devine de quoi il s'agit. Le petit moustachu a engagé la conversation avec son voisin ; il lui déclare d'un ton pensif que le temps était lourd et orageux et que l'orage de tout à l'heure a rafraîchi l'atmosphère. L'auditeur approuve. Puis, par association d'idées par contiguïté, il lui parle des voyages dans la stratosphère.

Entre deux gares, sans explications, le train ralentit, puis s'immobilise. Des têtes surgissent brusquement par les portières ; celles de droite doivent aussitôt rentrer dans leur coquille, sous peine de décollation, car un train en sens inverse passe ; sa vitesse est d'ailleurs réduite. Il doit y avoir un accident. Retard d'une durée illimitée. Cette nouvelle provoque un certain affairément dans le compartiment. Le gosse en profite pour descendre pisser. Le moustachu perd son auditeur qui s'endort définitivement.



Narcense et Potice suivent une femme. C'est là d'ailleurs la principale activité de Potice qui multiplie les conquêtes. Conformiste et bienveillant, il ne méprise pas ses semblables et s'en occupe le moins possible. Il a horreur des grands événements qui troublent ses agissements. Le jour d'aujourd'hui lui paraît aussi bon, ou meilleur, que le jour d'hier ; il ne sait pas au juste, il n'y songe guère. Mais il ne pleure pas après demain. Il collectionne les femmes.

Narcense, lui, est artiste ; ni peintre, ni poète, ni architecte, ni acteur, ni sculpteur, il joue de la musique, plus exactement du saxophone ; et cela dans les boîtes de nuit. En ce moment, il est d'ailleurs sur le pavé et cherche à gagner son pain à la force de ses capacités, mais il n'y parvient pas. Il commence à s'inquiéter. Ce jour-là, vers les 4 heures, il a rencontré son vieil ami Potice qui l'a entraîné derrière une femme qu'il a choisie au milieu de milliers d'autres ; il ne l'a vue que de dos ; le visage est incertain. Un risque. 5 heures. Narcense et Potice sont très parisiens. Ils suivent les femmes à 5 heures.

La dame en question marche d'un pas décidé, pressé. Bon, la voilà dans le tram. Le 8. Sens gare de l'Est. Narcense et Potice courent après le tram. Des autos courent après Narcense et Potice. Dans le tram, la dame s'assoit, l'air perdu. Perdue dans ses pensées, elle ne regarde rien, personne, ne s'in-

téresse à rien, à personne. Elle est là assise, des paquets sur les genoux. Pas jolie, mais belle : Narcense et Potice l'admirent.

Au terminus, toujours décidée, elle se dirige vers la gare du Nord. En passant, fait quelques achats. Potice essaie d'engager la conversation, mais sa tentative tombe à plat.

Devant la gare du Nord, ils se sont laissés distancer. Une bordée d'autos les séparent. La dame va disparaître. Ils jurent. Est-ce le moment ? Ils se précipitent, bondissent entre les triporteurs et les autobus, évitent l'un, l'autre. Narcense a le temps de voir la dame sur le quai 31. Il court, repère la ligne, prend un billet y correspondant (Potice ne l'a pas suivi) ; le long du quai, il regarde les compartiments. Celui-ci est complet, celui-ci, celui-ci. Elle est là. Une petite place encore dans le coin. Il grimpe un peu essoufflé. La dame, les yeux fixes, semble ne rien voir. Elle a l'air très las. Narcense se demande ce que Potice est devenu. Il regarde par la portière, mais ne voit personne. Le train part. À Obonne, la dame descend. Narcense aussi. Beaucoup de monde dans la rue. Narcense n'ose se risquer. Il presque⁷, puis recule. Tant et si bien qu'il se retrouve seul devant la porte d'une petite villa. Il tourne un peu en rond, regarde cette villa à moitié construite ou en démolition. Il trouve ça très beau. Il comprend qu'une telle femme, si belle, habite une si étrange demeure. Pendant ce temps, la belle femme épluche des oignons, très lasse.

Narcense rôde encore, très embarrassé. Ne sait que faire. Bien heureusement, un événement extérieur précis le détermine. Il se met à pleuvoir avec violence. Et le voilà qui galope vers le plus prochain abri. Un bistrot.

« J'ai l'air d'un lapin, 'jourd'hui, pense-t-il. Courir toute la journée. Un lapin qui joue sur un petit tambour. Quelle belle femme ! Quelle allure ! » Il la déshabille en commandant distraitement un mandarin-curaçao et il est en train de lui mordre un sein, non celui de gauche, celui de droite, lorsque, à une table voisine, il entend une voix qui raconte.

« Shanghai, il y a le bar le plus grand du monde... Je connais tous les bordels de Valparaiso... Une fois j'ai navigué sur un vapeur qui transportait des cadavres de Chinois... À mon premier voyage, j'avais seize ans, j'ai fait l'Australie. À Sidney, j'ai failli me faire tuer par un grand Suédois qui... J'ai tiré trois ans à la discipline⁸. J'm'en suis sorti... Je repars dans un mois pour le Pacifique. J'ai une petite poule à Valparaiso... »

Narcense sort de son rêve et regarde ; un individu très indéterminé, mais avec un chandail de marin, une casquette à visière de cuir. Autour de lui, trois jeunes gars du pays qui écoutent. Dehors, il pleut toujours. Le patron se mouche avec bruit, essuie le zinc et voudrait bien parler. Les autres tables sont vides, sauf celle du fond occupée par un roquet fielleux. Le marin continue à jacter. Puis, il juge bon de faire marcher le phono mécanique.

Narcense égaré laisse de la monnaie sur la table et sort.



Cet enfant était hypocrite et solitaire. Parfois le premier, il n'hésitait pas à conquérir la dernière place, si ses angoisses l'y obligeaient. Il n'avait jamais eu d'papa ; tué à la guerre, lui dit-on ; mais il savait bien qu'il était naturel. Sa mère, qui avait une idée de la faute, travailla pour l'élever. Puis elle se maria avec un tout jeune homme et continua à travailler. Le gosse savait tout cela ; personne ne le lui dit, mais lentement, savamment, il reconstitua toute l'histoire. D'ailleurs, cette histoire ne l'intéressait pas.

En dehors des plaisirs solitaires qui absorbaient une partie considérable de ses loisirs, il n'aimait pas grand-chose, ne collectionnait rien et lisait peu.

Ce soir-là, il était comme de coutume assis, étudiant en attendant la rentrée du beau-père qui, justement, ce soir-là, se faisait attendre. Extraordinaire. La mère allait et venait, de la salle à manger à la cuisine, et ailleurs. « Comment ça se fait, ton père qui ne rentre pas ? Il doit se passer quelque chose. Voilà une heure que je n'ai pas entendu de train. » La question ne le préoccupait guère. Il essayait de retenir si l'abscisse c'était la verticale, et l'ordonnée l'horizontale. Il n'arrivait pas à retenir ça. Constant n'est pas content parce qu'il ne lui a pas rendu la photo de Marlène Dietrich. Aller voir *L'Ange bleu* tout seul. Cette idée l'exalte considérablement. Il sait qu'au début, ça se passe dans une école et que les élèves se montrent cette photo ; et cette femme-là chante et elle est toujours déshabillée, lui a-t-on dit, d'une façon tu ne t'imagines pas comme⁹.

« Décidément, il doit y avoir quelque chose. Si tu allais voir à la gare ? Peut-être y a-t-il un accident. »

Il se précipite. Dans le petit jardin, il respire fort, d'un seul coup. Fait tiède, humide. La terre mouillée. Ça brille un peu.

La lune est aux trois quarts. Il la regarde et se rappelle la tête du géant coupée qu'il croyait voir, lorsque plus petit. Ce souvenir le gêne un peu. Il fait deux pas dans l'obscurité. Absurde, mais il a un peu peur. Tout d'un coup, il aperçoit un homme qui stationne devant la grille. Dans l'obscurité, il s'immobilise ; peu à peu, il distingue. Oui, un homme ; sa tête, on la dirait prise entre les barreaux de la grille ; pas possible, il va les écarter de son front ; les yeux brillent terriblement, la bouche à moitié ouverte. Il semble être secoué sur place. Caché, l'enfant le voit fort bien ; avec quel intérêt ! Sous la poussée de ce corps désespérément isolé, la petite porte grince, grince. Le monsieur soupire profondément, puis à voix basse, jure frénétiquement « Vache de vache de vache de vache », indéfiniment, comme une litanie. L'enfant a soudain envie de compter combien de fois l'autre répète le mot vache ; mais cette idée lui vient trop tard, comme la nuit lorsqu'on veut compter l'heure d'après une horloge et qu'on ne sait si on s'y est pris assez tôt. « Vache de vache de vache. » Il parle presque à voix haute maintenant, il semble délirer, il secoue d'une main ces barreaux de cette porte, il la frappe rythmiquement de son corps. Tout à coup, très bas, mais la bouche grande ouverte, il psalmodie « vaaaaaache » et sa tête retombe. Il reste quelques instants immobile, la tête contre les barreaux de la grille et de son front il fait tomber un peu de la peinture qui s'écaille. Puis brusquement, il s'en va.

L'enfant ne sait que penser. Il court à la porte, voit le type disparaître dans la nuit. Ouvre la porte. Il avait bien deviné. La porte est marquée. De la porte, oui, c'est cela, on voit dans la cuisine, sa mère est assise, veille à ce que ça ne brûle pas. On n'a pas les moyens de ça. L'enfant trouve sa mère très belle. Puis il se rappelle quelle course il devait faire. Il court vers la gare. À ce moment, un train arrive. Trois heures de retard. Son père est sûrement dedans. Tout d'un coup, il rit. « S'que papa va voir la porte ? »



Après avoir téléphoné à son frère qu'il allait passer quelques jours à la campagne et que, par conséquent, il était inutile qu'il l'attende ce soir à minuit, l'observateur, mourant de faim, s'assit devant une table de marbre veinée de crasse, sur laquelle on avait négligemment posé une cuiller, une

*Appendices**Notes et variantes*

« Technique du roman » et ses versions antérieures	1733
Appendices du « Chiendent »	1735
Appendices de « Gueule de pierre »	1737
Appendices des « Derniers Jours »	1740
Appendices d'« Odile »	1740
Appendices des « Enfants du limon »	1742
Appendices d'« Un rude hiver »	1743
Appendices des « Temps mêlés »	1744

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LE CHIENDENT
GUEULE DE PIERRE
LES DERNIERS JOURS
ODILE
LES ENFANTS DU LIMON
UN RUDE HIVER
LES TEMPS MÊLÉS
PIERROT MON AMI

Appendices

Technique du roman
Textes et documents inédits
relatifs aux romans publiés
dans ce volume

Préface
Chronologie 1922-1942
Note sur la présente édition
Notices
Notes et variantes